

## La Bactériologie et la Biologie au service de la barbarie

Nous avons quitté Birkenau en juillet 1943, pour aller travailler, comme bactériologiste, à l'Institut d'Hygiène des SS. C'était un laboratoire installé d'une façon ultra-moderne. Presque tous les instruments : étuves, centrifugeuses, etc..., portaient la marque - JOUAN - PARIS.

Nous faisons des analyses pour les détenus, pour les SS et pour la Wehrmacht.

Avant de parler du travail de l'Institut d'Hygiène, nous voulons donner un aperçu sur cette organisation et son personnel SS.

L'Institut d'Hygiène se composait d'un grand bâtiment à deux étages qui se trouvait à environ quatre kilomètres du camp d'Auschwitz. Son chef était le SS Hauptsturmführer, Docteur en médecine et Docteur en sciences naturelles de l'Université de Chicago, Bruno WEBER, originaire de Frankfurt-sur-Main, un homme âgé de trente-et-un ans, qui, nous le reconnaissons, avait des connaissances assez larges, mais superficielles dans le domaine de la bactériologie, de l'hygiène et de la chimie. Le sous-chef était le SS Obersturmführer, Docteur DELMOTTE, qui, son nom l'indique, était d'origine belge; un deuxième sous-chef, le SS Untersturmführer, Docteur Hans MUNCH, originaire de Munich, et plusieurs sous-officiers, caporaux et soldats SS.

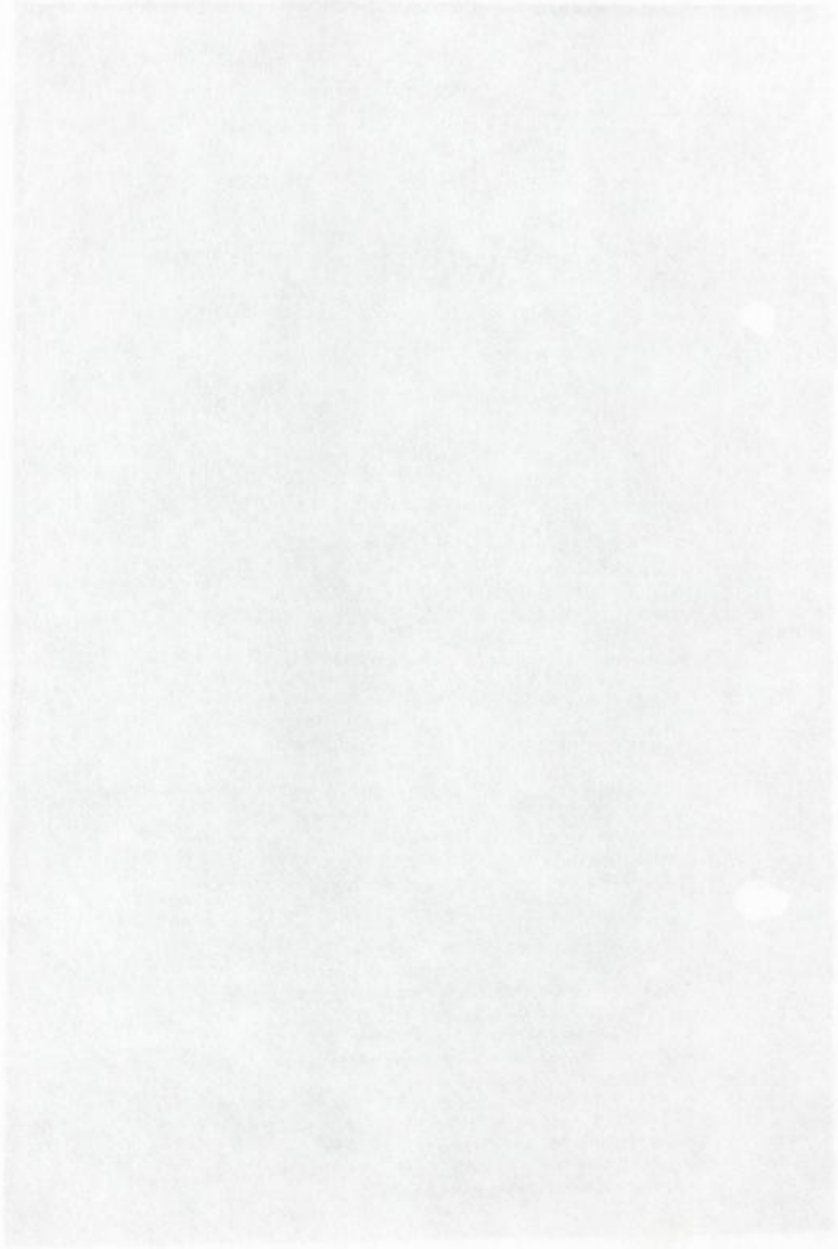
Le travail des SS consistait uniquement à contrôler notre travail, à le critiquer, quoique leurs compétences fussent insuffisantes, et surtout à nous surveiller.

L'Institut comprenait :

— Au rez-de-chaussée, laboratoire de bactériologie, laboratoire de biologie, d'histologie et d'anatomie pathologique, et cuisine pour les milieux de culture.

— Au premier étage, laboratoire de chimie, laboratoire de sérologie, Wassermann et autres, et laboratoire pour les agglutinations, séro-diagnostic de Vidal, etc.

— Au deuxième étage, était installé un laboratoire de recherches. C'est dans ce laboratoire que notre camarade, le Docteur LEWIN, assistant de M. le Professeur BAUDOUIN, et un chimiste polonais, un pharmacien et plusieurs aides, travaillaient pour la préparation de sérum desséché pour groupes sanguins.



Le sang employé provenait de détenus malades qui se trouvaient à l'hôpital, auxquels on avait fait, au préalable, la détermination du groupe sanguin. Pour augmenter le pouvoir agglutinant, il leur était injecté du sang contraire à leur groupe. Ensuite, le sous-officier SS Unterscharführer, Johannès ZABEL, peintre en bâtiments de son métier, allait faire un prélèvement de sang et rapportait de chaque malade jusqu'à 1.000 cc. de sang. Nous ignorons si ces malades sont morts s'ils ont survécu à ces petites interventions. Seulement, étant donné le régime auquel nous étions soumis, nous doutons fort que beaucoup de ces malades aient pu supporter de telles saignées.

C'est également ce même sous-officier, souvent accompagné de notre chef, qui allait à Birkenau aux fours crématoires pour nous rapporter des malles pleines de chair humaine destinée à la préparation des bouillons de culture. Et ceci se pratiquait régulièrement une fois par semaine. Cette chair humaine ne provenait pas de gazés, mais de fusillés.

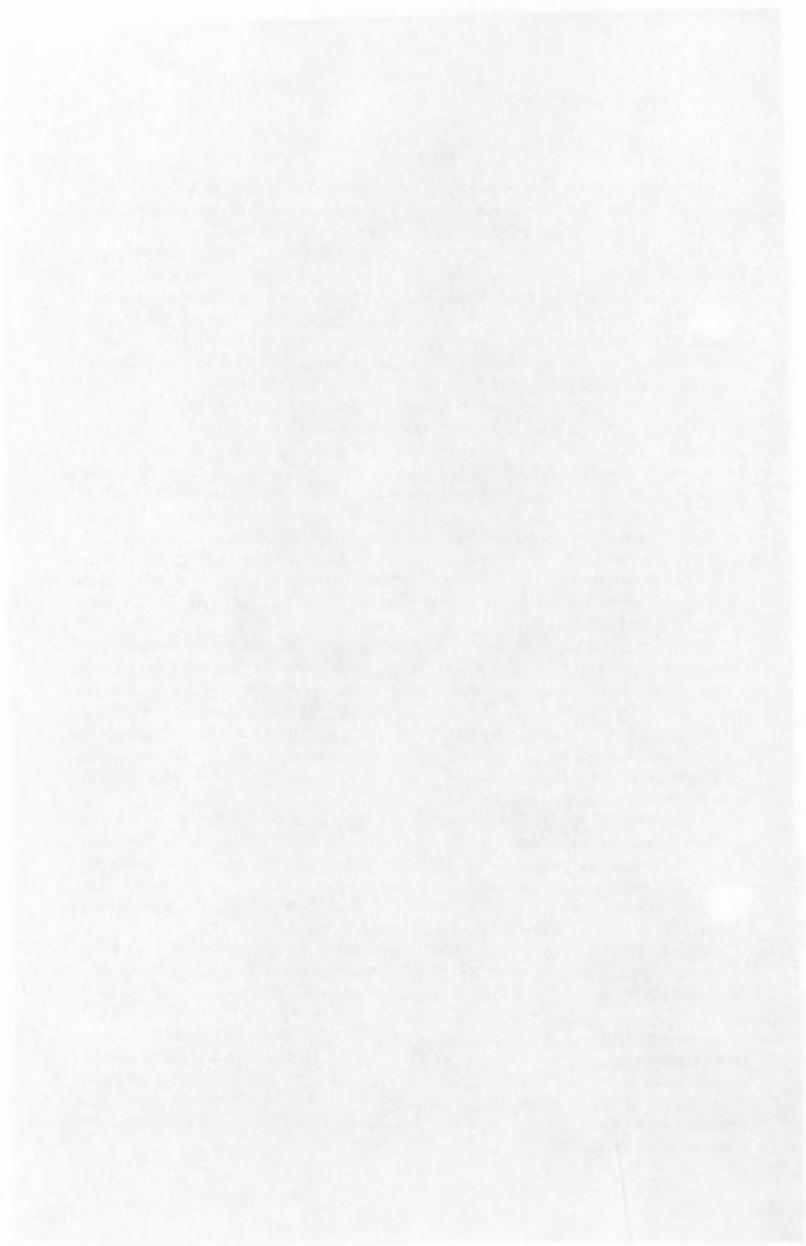
Au laboratoire, étaient occupés des détenus spécialistes et chacun ne devait travailler que dans une seule branche. C'est ainsi par exemple que personnellement nous étions affectés aux travaux sur la diphtérie.

Les examens qui étaient faits étaient exécutés avec le plus grand soin, car la surveillance était terrible et nous redoutions les conséquences d'une erreur.

La confiance ne régnait pas autour de nous. Nous devions conserver les étalonnages pendant plusieurs jours pour pouvoir les présenter aux chefs à chaque demande ; mais cependant, quand nous savions qu'un examen appartenait à un détenu, nous ne donnions jamais un diagnostic positif. C'eût été la signature de son arrêt de mort. Les Allemands redoutaient les maladies infectieuses ; ils avaient trouvé une méthode radicale pour les supprimer : l'utilisation systématique de la chambre à gaz et du four crématoire.

Combien de dizaines d'échantillons de crachats où les B. K. fourmillaient que nous avons donnés comme négatifs ? Ceux qui n'ont pas vécu dans un camp de concentration ne pourront certainement pas comprendre notre geste. Comment ! Fournir des résultats erronés ? En fait ainsi nous avons simplement prolongé la survie de nos camarades. De toutes façons ils n'étaient pas soignés.

Au laboratoire de bactériologie, nous avons travaillé avec le Professeur TOMASEK, professeur de bactériologie de l'Université de Brno (Tchécoslovaquie), détenu pour avoir aidé un de ses collègues à s'enfuir de son pays. Il était élève de CALMETTE et de ROUX. Qu'il nous soit permis de rendre ici hommage à cet homme, le plus intègre que nous ayons rencontré en camp de concentration. Imprégné de culture française, il se plaisait à converser avec nous dans notre langue. Il nous raconta un jour, qu'ayant écrit un livre de bactériologie, son premier manuscrit était rédigé en français et qu'il l'avait traduit ensuite dans sa langue maternelle.



Avec le Professeur TOMÁSEK nous nous entretenions souvent des brutalités des Allemands, et nous étions d'accord pour admettre que tous les Allemands, sans distinction, étaient coupables des atrocités commises dans les camps de concentration.

Nous avions énormément de travail au laboratoire. Les SS qui le dirigeaient avaient tout intérêt à avoir un très grand nombre d'analyses, pour ne pas être envoyés au front. C'est pourquoi ils prélevaient le sang, les urines, les matières fécales, crachats, frottis de gorge à des détenus qui, quelques jours après, étaient envoyés à la chambre à gaz. Nous qui avions l'intimité de tous ces examens, nous étions obligés de les exécuter avec un semblant de sérieux.

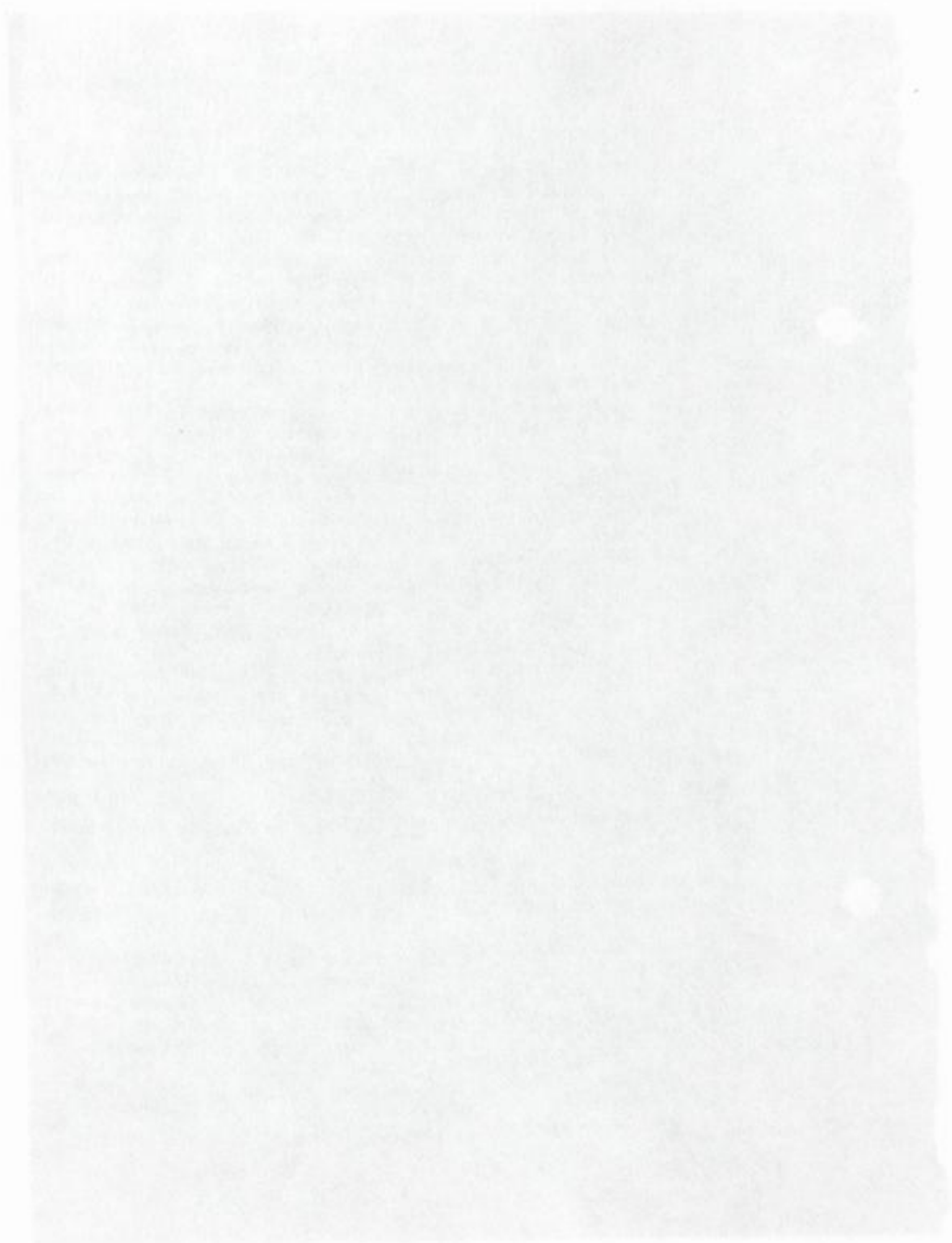
Ils poussaient même le cynisme plus loin : dans les derniers mois de 1944, lorsque le front russe se rapprochait d'Auschwitz et que tous les hôpitaux militaires étaient déjà évacués à l'arrière, nos chefs SS avaient inventé un moyen pour faire des analyses : avec un couteau qui servait à peeler les fausses membranes dans la gorge, ils faisaient de nombreux prélèvements de matières fécales dans le rectum. C'était l'amusement spécial de certains SS : les Rottenführer KAPMAYER, SKNDER et autres ; ils trouvaient plaisant d'aller au camp des femmes, de les faire déshabiller, de les faire défilier devant eux pour ces prélèvements au rectum. De cette manière, nous recevions 2.000, jusqu'à 3.000 échantillons de matières par jour à examiner, pour découvrir les porteurs de germes de la fièvre typhoïde.

Il eût été impossible d'accomplir un travail aussi gigantesque en une journée, si nous n'avions pas adopté une méthode simple : nous prenions des boîtes de Pétri divisées en douze ou seize carrés, dans chacun, nous passions toujours le même couteau sur toutes les cases et nous détruisions les autres. De toutes façons, nous ne voulions pas trouver de porteurs de germes.

Un autre travail stupide que nous étions obligés de faire : c'était de déterminer les causes de la mort de lapins qui périssaient dans les fermes ou chez les SS, de faire des autopsies de poulets, de poussins, de canaris, d'oies, de chevaux, de vaches, de poulains, etc... Et c'est grâce à ces recherches si nous sommes restés vivants puisque, comme tous nos camarades, nous faisions cuire les cadavres de ces bêtes crées pour nous en nourrir.

Nous étions indignés qu'on nous obligeât à faire ces autopsies, à faire des ensemençements et à rédiger des rapports pour déterminer les causes de la mort d'un lapin, en sachant qu'au même moment, ces assassins qui nous ordonnaient ce travail, étaient en train de faire gaz et brûler des milliers d'hommes, de femmes et d'enfants innocents.

Un dernier exemple de la bestialité et de la perversité de médecins allemands. Le Standortarzt (médecin de la Place) SS, Sturmbannführer, Docteur WIRTZ, ce renommé gynécologue, qui choisissait des femmes pour les utiliser comme cobayes, nous a adressé au laboratoire, en juillet



1944 — à cette même époque la barbarie allemande gazait chaque jour 6.000 hommes, femmes et enfants innocents — nous a adressé, disons-nous, dans une enveloppe un tout petit lapin crevé âgé d'environ cinq jours, accompagné d'une lettre nous demandant de déterminer les causes de la mort de ce pauvre animal. Nul ne pourrait imaginer notre fureur et notre indignation devant de telles horreurs.

Il nous arrivait toujours avec un semblant de sérieux nous étions obligés de faire l'autopsie de ces animaux, de faire des cultures et de rédiger un rapport pour expliquer pathologiquement le décès de ces animaux.

Comment ces médecins tenteront-ils de justifier la mort de nos parents, de nos femmes, de nos enfants, de nos frères et sœurs, enfin de tant de millions d'êtres humains massacrés par eux ?

Evidemment, le caractère du peuple allemand est anormal. Ces sensibles Allemands peuvent pleurer la mort d'un petit chien, mais peu leur importe celle de centaines de milliers de gens qu'ils massacrent froidement pour en exploiter les cadavres.

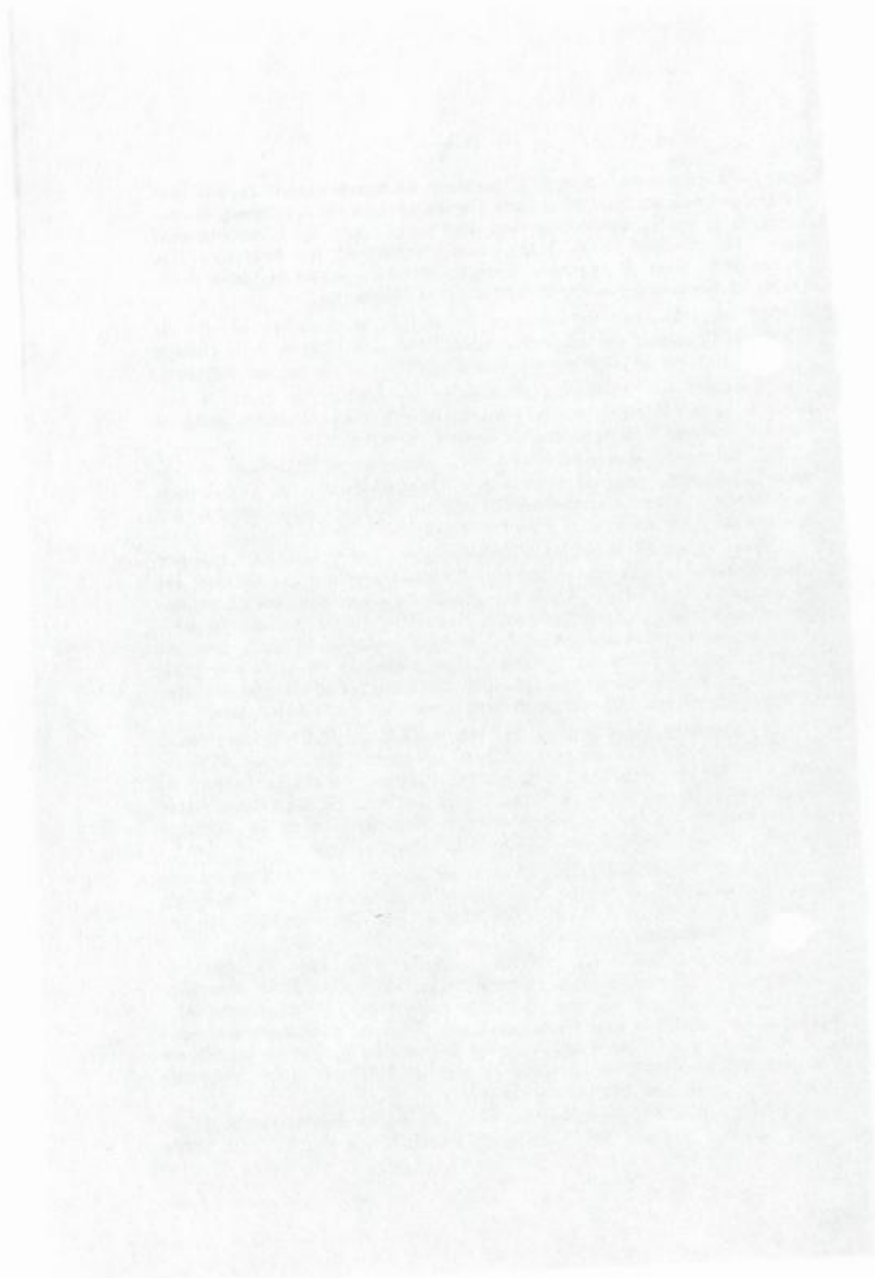
Notre chef, le Docteur WEBER, avait entrepris divers travaux scientifiques et pour tous ces travaux il y avait toujours des détenus qui lui servaient de cobayes. Après son grand dada qui était les globulines (sérum test pour groupes sanguins), il voulait trouver un diurétique : ce fut un jour des cafards desséchés et broyés que les détenus devaient avaler à doses différentes. Ceux-ci étaient soumis à un régime spécial, c'est-à-dire ne devaient rien manger ni boire pendant vingt-quatre heures et les urines leur étaient prélevées par une sonde à demeure.

Des examens histologiques (Docteur LEVY-COBLENTZ et Professeur KLEIN, de Strasbourg), et bactériologiques (Professeur TOMASEK, de Brno) furent entrepris sur les cafards. L'examen bactériologique a montré que l'hôte habituel de l'intestin et de tout l'organisme de cet insecte est le *B. Prodigiosus* ; c'est probablement un pigment sécrété par cette bactérie qu'est due la couleur de l'insecte.

Le Docteur DELMOTTE fit sa thèse sur les modifications du suc gastrique au cours du typhus exanthématique ; dans ce but il prélevait plusieurs fois par jour à des détenus malades leur suc digestif et les torturait pour cette opération.

Le Docteur MUNCH, lui, manquait de suite dans les idées, et commençait presque tous les jours un nouveau sujet. Nous tenons à signaler spécialement son travail sur le traitement du rhumatisme articulaire. Il prétendait que l'origine de ces douleurs rhumatismales provenait de granulome dentaire et qu'en faisant des injections des filtrats streptococciques (cultivés à partir de ces granulomes) à des rhumatisants, on devait assurer leur guérison.

Il y avait à l'hôpital, à Auschwitz, quelques rhumatisants. C'est ainsi que le Docteur MUNCH leur arrachait les dents l'une après



... et pour nous faire le plaisir.

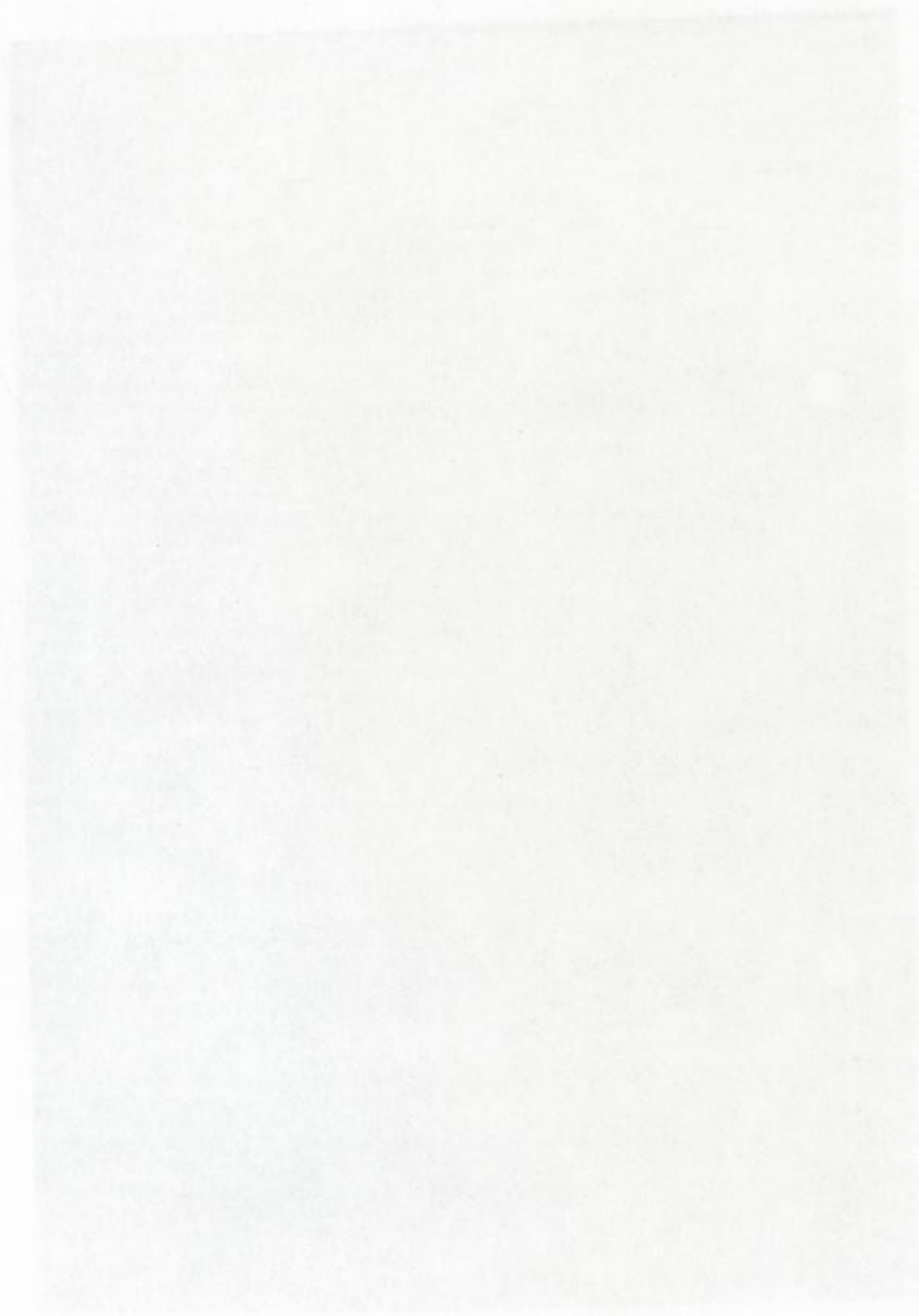
Il nous a été remis, en outre, le titre d'un de nos victimes, un enfant de la région (LISSE), nous ignorons si ce malheureux a eu la chance de revoir sa France, mais ce que nous pouvons affirmer, c'est qu'il n'a pas pu de même nous apprendre ses observations sur la peste.

Nous avons donc fait de nous des Vagabonds à Anzio, dans ce pays qui fut autrefois une résidence de «*bonnes*», à présent très grave, qui faisait des ravages parmi les enfants du pays. Les médecins allemands avaient découvert le virus nouveau domaine de recherches scientifiques, et nous sommes des Noirs de Nina pour que nous trouvions le malade qui portait le virus en cause. Nous avons fait plusieurs examens d'examen de culture générale et après deux mois d'examen nous avons découvert le virus de l'Anzio. Les caractéristiques de ce virus sont : un développement sans grande modification de la forme sanguine. Le dosage de l'acide succinique et d'autres éléments de cette culture est très élevé. Plusieurs fois il nous est arrivé de constater des virus dans les tissus de la culture. Nous avons donc pu nous permettre de nous faire nous-même tous nos prélèvements sur d'examen bactériologiques, histologiques, etc.

Nous pouvons dire qu'il n'y a pas de traces d'éléments nouveaux dans l'état actuel de cette maladie. Mais pourquoi les médecins allemands (Docteur MENCHEL et Docteur THILL) n'ont-ils pas pu le penser, comme nous le pensons maintenant, que cette épidémie de Nina était due à la misère, au manque d'hygiène et de nourriture auxquels étaient soumis ces enfants, plutôt qu'à toute autre cause. De cette façon, ces petits enfants, venus du grand Reich, devaient mourir dans la chambre à gaz. Alors pourquoi ne pas les traiter en véritables cobayes ?

D'autres travaux scientifiques nous occupaient. Le Docteur MENCHEL avait rassemblé un dizaine de jumeaux. Il voulait vérifier si la constitution humorale et organique était identique chez les jumeaux. En conséquence, on devait faire le dosage de tous les éléments du sang de Paris, toutes les recherches sérologiques de la formule sanguine, afin, en vue de compléter son examen, d'établir si l'on peut en conclure que de petits frères les autistes et d'autres à tout à question.

Nous disons que nous étions chargés de faire des examens de diagnostic de trouver les techniques nouvelles de diagnostics. Nous n'étions pas venu au camp de concentration pour faire progresser la science allemande ; le but de nous nous trouvions ni nous disposant pas non plus à faire des découvertes. Néanmoins, nous étions obligés de travailler. Nous avons essayé divers milieux de cultures, le sérum coagulé, mille



au tellurite de potassium, et nous pouvons conclure que le meilleur milieu pour le diagnostic de la diphtérie reste le sérum coagulé.

Cependant, s'il s'agit de dépister des porteurs de germes et faire des analyses en série, nous estimons que le milieu Clauberg II doit être considéré comme milieu de choix. Les ensemencements qui proviennent de non diphtériques ne poussent pas ; donc les cas négatifs sont éliminés, et pour tous ceux qui ont poussé, on fait un étalement et coloration par la méthode de Gram et Neisser. Nous avons acquis la conviction que cette dernière méthode est excellente pour établir le diagnostic du bacille diphtérique.

Le milieu Clauberg III, qui doit permettre le diagnostic macroscopique, ne nous paraît pas très bon, puisque nous avons pu constater que souvent les levures, sarcines et même le staphylocoque donnent des colonies noires avec ce halo bleu indiqué par l'auteur comme caractéristique du bacille diphtérique.

Un autre inconvénient de ce milieu, c'est que les nombreux colorants que renferme le milieu empêchent le développement normal des bacilles et leur forme morphologique en est transformée au point de n'être plus reconnaissable au microscope.

Nous avons fait beaucoup d'examen de frotts de plaies de guerre, nous avons pu nous rendre compte que la diphtérie des plaies était chose rare. Ce sont des bacilles très rapprochés du bacille diphtérique que l'on rencontre dans ces plaies, mais qui, après étude détaillée, fermentation des sucres et inoculation au cobaye, ne se reconnaissent plus pour de vrais bacilles diphtériques.

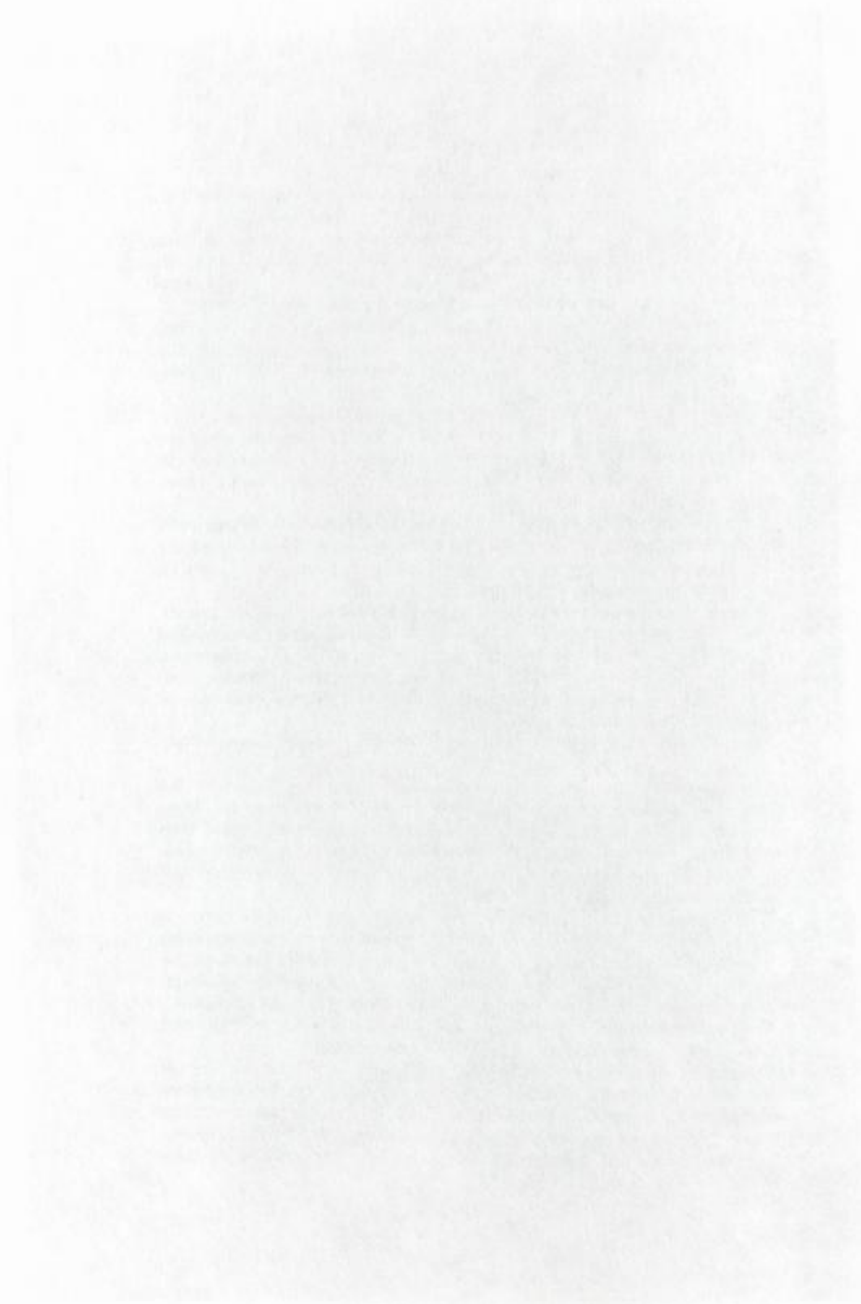
Nous l'avons observé pour des cas de diphtérie oculaire et de diphtérie vulvaire.

Fréquemment, en effet, nous recevions du camp des Triganes, des prélèvements oculaires pour la recherche du bacille diphtérique. Nous trouvions, dans les cultures sur sérum coagulé, les bâtonnets ayant tous les caractères morphologiques et tinctoriaux du vrai bacille diphtérique ; mais l'inoculation intradermique aux cobayes nous montrait que ces souches ne présentaient pas de toxicité.

Nous avons également fait de très nombreuses cultures pour le sérum coagulé sur milieu de Pétrogani. Il nous est impossible de nous souvenir du pourcentage, des crachats ou liquides de ponction dont les examens ont été négatifs, même après homogénéisation à l'antiformine et qui étaient devenus positifs après culture de quinze jours à trois semaines.

Nous estimons que ce milieu est très bon et que cette culture doit être faite pour chaque crachat négatif à l'examen direct.

Notre ami, le Docteur LANDAU, de Berck, a pu rassembler et identifier plus de soixante souches de paratyphiques A chez des détenus qui arrivaient de Hongrie, en l'été 1944. A ce sujet, nous avons eu une très vive controverse avec le chef, le Docteur WEBER. Celui-ci soutenait qu'il n'y avait pas de para A et sur notre proposition de faire



Deuxième ANNÉE LETTRES  
De la Pratique de Médecine de Paris

UNIVERSITÉ DE PARIS

1942

Centre de Concentration

Témoignage

sur les conditions "scientifiques"

exécutes par les médecins allemands

par le Docteur J. H. H. H.

1942

1942

— 38 —

vérifier nos souches à l'Institut de Berlin, adressa toutes nos souches à cet Institut, d'où nous reçûmes confirmation.

Nous étions traité par les Allemands plus cruellement que ne le furent jamais des esclaves, même chez les Romains. Chez eux l'esclave avait une valeur matérielle que leurs maîtres respectaient. Nous, chez les Allemands, nous n'étions rien, moins que rien, en face de l'indifférente cruauté de ces barbares.

Nous voulons simplement signaler qu'à notre laboratoire, où nous avions cinq moutons auxquels nous prélevions une ou deux fois, à tour de rôle, du sang pour les Wassermann, il nous avait été formellement interdit par le Docteur WEBER de nous servir de ce sang de mouton pour faire les milieux de gélose au sang. Il voulait que ce fût l'un de nous, du laboratoire de bactériologie, qui se faisait prendre le sang par un camarade pour préparer ces milieux de culture. Ainsi, malgré notre maigre ration alimentaire, nous étions encore obligés de fournir 10 à 15 cc. de sang par semaine pour les milieux de cultures.

Quand un auto-vaccin, destiné à un Allemand, était préparé par nous, nous devions, pour l'éprouver, nous soumettre à recevoir une première injection de 2 cc., choisie par le chef en personne, avec une ampoule prise au hasard.

